ODE
ET LETTRES
A MONSIEUR
DE VOLTAIRE.

ODE
ET
LETTRES
A MONSIEUR
DE VOLTAIRE,
EN FAVEUR DE LA FAMILLE
DU GRAND CORNEILLE.

Par Monsieur LE BRUN.

AVEC LA REPONSE
DE M. DE VOLTAIRE.

A GENEVE,
Et se trouve à PARIS,
Chez DUCHESNE, rue S. Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LX.

BIBLIOTECA NAZIONALE 1872

LETTRE
DE
M. LE BRUN
A MONSIEUR
DE VOLTAIRE.

J'Eſaiſis avec tranſport, Monſieur, l'occaſion de vous écrire & de joindre deux noms qui me ſont bien chers, le vôtre & celui de Corneille, en vous engageant à rendre quelque ſervice à la famille de ce grand homme. Puiſſé-je vous rappeller en même-tems le ſouvenir d'une amitié dont vous accueillîtes preſque mon enfance.....

Je me dis ſouvent avec douleur, avec tranſport, *Virgilium vidi tantùm.* Pourquoi, Monſieur, me fûtes-vous enlevé alors? Dans quelle nuit profonde, dans quel vaſte déſert avez-vous laiſſé notre Littérature! Car vous m'avouerez que c'eſt une grande ſolitude que la foule des ſots. Que de chenilles profanent le ſacré vallon! Que de Buſes y font la guerre aux cygnes harmonieux! Que de ſerpens y viennent ſiffler pour en défendre l'abord au génie. . . . . .

Le Neveu de Corneille pour qui l'on s'intéreſſe dans cet Ouvrage, eſt l'unique & dernier héritier de ce grand Nom. Il mérite de le porter, parce qu'il en connoît tout le prix. Il a réparé par la nobleſſe de ſes ſentimens l'éducation qu'il n'a pu recevoir. On ſçait qu'au tems de la ſucceſſion de M. de Fontenelle il lui fut offert une ſomme d'argent pour ſe déſiſter de ſes droits & même de ſon nom. M. Corneille, quoique pauvre & ſans reſſource, la refuſa ſans balancer, refus ſublime dans les criſes de la misère. Il répondit encore, quand on le menaça de perdre ſon procès, qu'au moins il gagneroit le nom de Corneille. L'éclat qui ſuit une indigence ſoutenue avec tant de dignité, & l'intérêt que M. de Voltaire & tous les vrais Citoyens prennent au deſcendant d'un Grand Homme vont faire bien rougir ceux qui ne reſpectant pas l'infortune d'un Corneille, en ont triomphé honteuſement, & ne lui préſentoient qu'un viſage d'airain.

Le Dédain que j'ai pour cette populace d'Auteurs mauvais ou médiocres, mon goût inflexible pour les ſeuls grands modéles, ma vénération pour tout ce qui porte l'empreinte du génie, me rapprochent naturellement de vous, Monſieur; & ſans l'intervalle qui nous ſépare, & ſans les liens qui m'attachent à la perſonne d'un grand Prince, c'eſt auprès de vous que j'irois puiſer cette critique généreuſe, que l'amour des arts éclaire, que n'empoiſonne jamais l'Envie, telle enfin que Racine l'exigeoit de Boileau. J'irois puiſer à leur ſource ces ſentimens de bienfaiſance qui m'engagent eux-mêmes à les réclamer pour la famille de Corneille.

C'eſt au génie ſans doute à protéger une Race illuſtrée par le génie. A ce titre je ne vois que Monſieur de Voltaire en Europe de qui un homme du nom de Corneille puiſſe, ſans s'avilir, attendre les bienfaits : ces éloges que vous avez tant

de fois prodigués à ſa mémoire, & que la Patrie entiere lui doit, me répondent de ce que vous ferez pour un de ſes neveux. L'idée que m'inſpire ce nom divin eſt ſi haute, que ſelon moi il n'y a point même de Rois qui ne s'honoraſſent beaucoup de prodiguer des ſecours en ſa faveur. Vous ſeul, Monſieur, agirez en égal avec ce grand homme.

Eh! quel autre que vous a toujours fait éclater en faveur du génie une ivreſſe plus noble, une admiration plus éclairée? La gloire eſt votre élément. Qu'il eſt flatteur pour vous de joindre à cette ſublimité de l'eſprit la tendre bienfaiſance d'un cœur qui s'épanche dans tous vos ouvrages, & qui vous a rendu le peintre de l'Humanité.

Voilà, Monſieur, s'il étoit poſſible d'être au-deſſus de Corneille même & de Racine, voilà ce qui donneroit le premier rang à vos Ouvrages, parce qu'ils inſpi-

rent aux hommes un ſentiment plus utile à la ſociété que ceux d'une ſtérile admiration. Voilà ce qui m'a fait naître le déſir de rendre à Corneille un hommage qui retombe ſur vous-même.

Le Public va juger, en voyant cette Ode imprimée, que vous ſeul étiez digne en effet de ſecourir le deſcendant d'un grand homme, dont vous êtes devenu le rival; combien votre cœur doit s'applaudir de la certitude qu'on a de vos bienfaits, & d'en avoir fait ſentir le charme à tous ceux qui vous ont lû. Votre ſtyle devient ſi affectueux, ſi enchanteur quand cet objet l'anime, qu'il eſt aiſé de voir combien votre ame reſpire les ſentimens que vous tracez.

Laiſſez, laiſſez à vos ennemis l'horrible ſatisfaction de calomnier votre cœur, & de croire que votre plume écrivoit ſans ſon aveu. Ceux qui vraiment éclairés ſçavent que jamais l'eſprit n'enfante riende

ſublime s'il n'eſt inſpiré par le cœur, vous rendent, comme moi, la juſtice la plus entiere & la plus méritée. Les droits d'un Corneille à vos bienfaits ſont inconteſtables, les voici : ſes malheurs, ſon nom & le vôtre.

Je ſuis, &c.

ODE
A MONSIEUR
DE VOLTAIRE.

Fama manet facti.....

AH! ce n'eſt point des Rois l'orgueilleux appanage,
Ni l'or, ni la Victoire amante du carnage
Que les fils d'Apollon s'empreſſent d'obtenir;
L'héritage ſacré des Nymphes de Mémoire,
C'eſt un nom que la Gloire
Sur des aîles de feu porte au ſombre avenir.

Ce nom qui, s'échappant des murs de Thebe en cendre,
A l'ombre de Pindare aſſervit Alexandre,
Et dompta les fureurs de ce jeune Lion;
Ce nom qui fit couler des larmes généreuſes, *
Et de gloire amoureuſes,
Qui n'envioient qu'Homere au Vainqueur d'Ilion,

Ah! bravant l'œil jaloux de la Parque trompée,
Si de leur ſang divin quelque goutte échappée
Animoit un mortel & vivoit parmi nous!
S'il rappelloit encor leurs auguſtes images,
Il verroit nos hommages
Nos reſpects, nos tréſors en foule à ſes genoux.

* On ſçait qu'Alexandre pleura ſur le tombeau d'Achille, de n'avoir pas, comme ce Héros, un Homere pour le chanter.

S'IL étoit un Mortel qui du nom de Voltaire
Portât chez nos Neveux l'honneur héréditaire,
Ce nom ſeroit alors ſon immortel appui.
Et Mérope & Brutus, Sémiramis, Alzire,
Et la tendre Zaïre,
Eleveroient leurs voix & parleroient pour lui.

EH! cependant, aux yeux de ſa Patrie entiere,
Du grand nom de Corneille une jeune Héritiere*
Voit couler dans l'oubli ſes deſtins & ſes pleurs!
Et d'un Aſtre d'airain l'inflexible vengeance
Lui verſant l'indigence,
Trempa ſes jours amers dans l'urne des malheurs.

* Mademoiſelle Corneille, âgée de 16 ans, eſt depuis quelques mois à l'Abbaye de Saint Antoine, où elle fait voir des ſentimens au-deſſus de ſa fortune, & dignes de ſon nom.

Sous le réduit ſacré du ſolitaire aſyle,
Où languit ſa miſere, où ſon deſtin l'exile,
La fierté d'un grand nom rend ſes maux plus preſſans;
Et de triſtes cyprès cette roſe ombragée,
Par les vents outragée,
Implore en vain des Cieux les rayons careſſans.

C'EST-là que chaque jour ſa douleur ſemble éclore
Et mêle en s'éveillant aux larmes de l'Aurore
Ces nuages de pleurs dont ſes yeux ſont couverts:
C'eſt-là qu'au ſein des nuits, ſous leurs ombres muettes
Ses larmes inquietes
Dans l'obſcur avenir vont chercher des revers.

UNE nuit, qu'elle cede à ſa douleur profonde,
Levant au Ciel des yeux que l'amertume inonde,
Elle exhale en ces mots ſa plainte & ſes regrets:
MANES d'un demi-Dieu que le Parnaſſe adore,
Chere Ombre que j'implore,
Suſpends de mes ennuis les funeſtes progrès.

HELAS ! ſi juſqu'à toi mes pleurs ont pu
deſcendre !
CORNEILLE ! ſi mes cris ont éveillé ta cendre !
Venge l'éclat d'un nom par toi-même anobli.
Que dis-tu, quand tu vois le Rejetton fidele
D'une tige immortelle
Languir dans les horreurs d'un indigent oubli ?

FIER du Nom que je porte, & du ſang qui
l'anime,
Mon cœur s'étoit flatté de l'eſpoir magnanime
Que ton Génie encor veilloit ſur tes Neveux ;
Combien doivent frémir & ton ombre & tes
mânes,
Quand des revers profanes,
Au mépris de ta gloire, oſent tromper mes vœux.

AINSI de tes lauriers les promeſſes ſont vaines !
Et ton ſang généreux coulera dans mes veines,
Pour ſe voir inſulté des Deſtins ennemis !
Les ſecours dédaigneux, l'indigence tremblante,
Et la honte accablante,
Voilà donc les honneurs à ta Race promis !

Quoi ! des fils de Plutus la barbare induſtrie
Boit dans des coupes d'or les pleurs de la Patrie !
Quoi ! leur faſte inſolent fatigue nos lambris !
Et de nos demi-Dieux la Race dédaignée,
Dans ſes larmes baignée,
Traîne d'un nom fameux les ſtériles débris *.

Irois-je, irois-je, hélas ! promenant mes allarmes,
Et déployant en vain un ſpectacle de larmes,
Tenter des yeux ingrats & de luxe enyvrés ?
Et peut-être ces murs que ma douleur embraſſe,
Laſſés de ma diſgrace,
Me fermeront un jour leurs aſyles ſacrés.

* L'Etat devroit ſe faire un honneur, & même un devoir, de ſecourir les Familles des Grands Hommes qui l'ont illuſtré ; il n'auroit pas à craindre que le nombre lui en devînt un jour trop à charge. Un grand Prince (M. le Duc d'Orléans) ſur le nom ſeul de la Fontaine, s'informa s'il n'exiſtoit pas encore quelques-uns de ſes Deſcendans, & ſurprit de ſes bien-faits les Nieces de ce Grand Homme. De pareils traits ſont bien rares.

O Nuit,

O Nuit ! couvre à jamais de tes pâles ténebres
Et mes yeux, & mes pleurs & mes deſtins funebres ;
O Mort ! dénoue enfin ces tiſſus de douleurs.
N'attends pas que la honte ait ſouillé ta victime,
Et referme l'abîme
Du ſiniſtre avenir où s'égarent mes pleurs.

Les pleurs coupent ſa voix..... ô ſurpriſe ! ô merveille !
Dans ſa retraite obſcure un doux éclat s'éveille ;
Son lit paroît flotter dans l'azur radieux ;
Ses regards éperdus nagent dans la lumiere,
Une Ombre auguſte & fiere
Dévoile avec ſplendeur tout CORNEILLE à ſes yeux.

Quoi ! ma fille, tes pleurs ſoupçonnent ma tendreſſe !
Ah ! ſans doute, les vœux que ta plainte m'adreſſe,
Ont traverſé l'Erebe & ſes profondes nuits.
Dans les champs du bonheur, à ta voix déſolée,
Mon Ombre s'eſt troublée,
Et mes lauriers émus ont pleuré tes ennuis.

TA ſublime douleur m'intéreſſe & me flatte ;
Aux mains avec le Sort, ton Ame entiere éclate ;
Je reconnois mon ſang à ta mâlefierté.
Telle ſous les revers l'ame de Cornelie,
Loin d'en être avilie,
Fait pâlir d'un coup d'œil le Sort déconcerté.

JEUNE & timide eſpoir d'une illuſtre Famille,
Mes yeux veillent ſur toi ; n'en doute point, ma Fille.
De tes nobles deſtins reſpire la grandeur.
Permets un calme heureux à ton ame allarmée,
Et vois ma Renommée
Qui déjà ſur tes pas fait briller ſa ſplendeur.

LA ſuprême vertu n'eſt jamais chancelante ;
Le glaive des tyrans, la foudre étincelante
Pourroit l'anéantir, & non pas la troubler :
Raſſure-toi, je laiſſe à ta vertu rigide
Ma gloire pour Egide ;
Couverte de mon nom, qui pourroit t'accabler ?

Si le nom de CORNEILLE eſt ton ſeul héritage,
Ma fille, ce n'eſt pas un ſtérile partage.
Si les Dieux le peſoient dans leurs balances d'or,
Dûſſent-ils oppoſer l'Empire & la victoire,
Ce nom chargé de gloire
Entraînera les Dieux & l'avenir encor.

L'HONNEUR fut ma richeſſe, & l'urne d'Hippocrène
Roule loin du Potoſe une indigente arène.
Jamais l'or ne germa ſous nos lauriers touffus.
Ah! dérobe ta gloire aux offres dédaigneuſes,
Aux faveurs ſoupçonneuſes
De cet or plus honteux même que les refus.

GARDE-TOI d'abaiſſer ta ſublime infortune,
Juſqu'à ces vils mortels dont la foule importune
Viendroit ſur tes débris élever leurs deſtins;
Reptiles inſolens dont la profane audace
Serpente & s'entrelace
Dans les débris épars de nos Temples divins.

Souffrir que de mon Sang leur race ſoit amie,
Ah ! c'eſt aſſocier la gloire à l'infamie !
C'eſt attacher la Mort à l'immortalité !
Et ce n'eſt pas ſans doute à d'obſcurs Téméraires,
Avortons Littéraires,
D'envier cet honneur à la Divinité.

A d'injuſtes revers oppoſe ton courage,
Sur les deſtins confus rejette leur outrage,
Fais rougir à la fois ta Patrie & les Dieux.
Tyran des foibles cœurs, la Fortune eſt eſclave
De quiconque la brave,
Et ſa défaite éleve un mortel dans les Cieux.

Crois-moi, cette Déeſſe eſt inſolente ou vile,
Et ſe plaît à fouler une tête ſervile,
Lorſque devant ſon char nous-mêmes la courbons ;
Si ton nom fut le mien, & ſi mon ſang t'anime,
Leve un front magnanime,
Ma Gloire peut marcher rivale des Bourbons.

SEROIT-IL un Héros, digne en effet de l'être,
Qui n'enviât ce nom plus qu'un Thrône peut-être !
O ma Fille ! ta dot eſt l'immortalité.
Et je laiſſe à ton ſort, que mon deſtin protege,
Mes Lauriers pour cortége ;
Leur ombre ſert d'aſyle à ma Poſtérité.

CONNOIS-TU tes Ayeux ? C'eſt cette foule illuſtre
De Héros qui me doit & ſa vie & ſon luſtre.
Je ranimai leur cendre au feu de mes crayons ;
Le Cid, Héraclius, Cinna, Pompée, Horace,
Demi-dieux de ma Race,
T'ouvrent déjà leurs bras, te prêtent leurs rayons.

DANS la France déjà la voix de Rodogune *
A conté tes malheurs, a vengé ta fortune ;

* Les Comédiens eurent la généroſité de donner une repréſentation de Rodogune en faveur des héritiers du nom de Corneille. Le Public y courut en foule, & ce qu'on ne peut trop eſtimer dans le Neveu de ce Grand Homme, c'eſt l'emploi qu'il a fait du produit de cette Piece, qu'il a conſacré entierement à faire honneur aux dettes contractées pour le ſoutien de ſa Famille, à commencer l'éducation d'une fille qui en mérite, à lui donner des maîtres & à payer les premiers mois de ſa penſion au Couvent.

Jour tiſſu de lauriers dont mon cœur eſt jaloux !
Tes yeux, tes yeux ont vu quels hommages ſans nombre
Accueillirent mon Ombre,
Quand elle vint jouir d'un triomphe ſi doux.

Du fond de l'Elyſée accourant ſur la ſcène,
Je me croyois encore aux jours où Melpomène
Vit par mes ſoins heureux ſon deſtin ſecondé ;
Quand tout un Peuple, amant des tragiques allarmes,
M'applaudit par ſes larmes,
Quand je mettois en pleurs & Turenne & Condé.

Si de mes vieux Héros les généreux Organes,
Dans le ſang de Corneille ont honoré ſes mânes ?
Ah ! pour venger ſes droits noblement uſurpés,
Dis, que ne fera point un Rival qui l'imite,
Une Ame ſans limite,
Qui franchit d'Hélicon tous les bords eſcarpés.

VULGAIRE couronné, que de Monarques même
Seroient trop au-deſſous de cet honneur ſuprême !
Connoiſſent-ils le prix des ſublimes travaux ?
Il eſt, il eſt des cœurs qu'enflamme le génie ;
Ces enfans d'Uranie
Doivent ſeuls protéger les fils de leurs rivaux.

UN rival de mon nom (ſi quelqu'un le peut être)
Voilà le Protecteur que tu dois reconnoître ;
Tu peux en l'implorant l'élever juſqu'à toi.
VOLTAIRE eſt ce rival, du moins ſi j'oſe en croire
Les récits que la Gloire
Sur la rive des Morts en ſema juſqu'à moi.

RACINE en fut jaloux ; mes hautes deſtinées
A peine raſſûroient mes palmes étonnées ;
Le Taſſe en rougiſſant applaudit ſon vainqueur.
J'entendis les ſoupirs de Sophocle & d'Eſchile,
Et même aux yeux d'Achille
Henri d'un autre Homere a flatté ſon grand cœur.

C'EST peu qu'en ſes Ecrits l'humanité l'inſpire,
La tendre humanité dans ſon ame reſpire;
Elle ouvre aux malheureux & ſon cœur & ſa main.
Souvent avec ſes pleurs ſon or même s'écoule,
Et ſes bienfaits en foule
De l'aride infortune ont arroſé le ſein.

QUE la Gloire les vante, & que ſes mains fidéles
Conſacrant des bienfaits ces auguſtes modeles,
Les grave ſur le front du Palais de Plutus;
Que de la bienfaiſance il devienne le Temple,
Où l'Univers contemple
Cet incroyable hymen de l'Or & des Vertus.

PÉRISSENT les Tréſors! périſſe le Barbare;
Qui de ſon or jaloux ferme la ſource avare,
Pour y déſaltérer ſes regards clandeſtins!
Des tréſors ſi vantés l'uſage ſalutaire,
C'eſt d'être Tributaire
Du Mérite indigent qu'ont trahi les Deſtins.

BIENFAISANCE ſublime, ô Déeſſe adorée !
Toujours à tes regards l'Infortune eſt ſacrée !
Un grand cœur s'enrichit des préſens qu'il a faits.
Qu'il eſt beau d'accueillir la vertu malheureuſe !
Une Ame généreuſe
Enchaîne tous les cœurs par le nœud des bienfaits.

MA Fille, ſi mon ombre au ſein de l'Eliſée,
Par ces récits heureux ne fut point abuſée,
Il eſt digne en effet de venger tes malheurs ;
Tes malheurs & ton nom, quels titres plus auguſtes !
Quels arbitres plus juſtes,
Entre le Sort & Toi, que ſa gloire & tes pleurs ?

DIS lui que ſi Mérope eût devancé Chimene ;
De ſon cahos obſcur dégageant Melpomene,
Sans doute il eût brillé de l'éclat dont j'ai lui ;
S'il eût été CORNEILLE, & ſi j'étois VOLTAIRE,
Généreux adverſaire,
Ce qu'il fera pour toi, je l'euſſe fait pour lui.

FIN.

LETTRE
DE MONSIEUR
DE VOLTAIRE
A MONSIEUR
LE BRUN.,

Secrétaire des Commandemens de S. A. S. M. le Prince de Conti.

Au Château de Ferney, pays de Gex, par Geneve, 5 Novembre 1760.

JE vous ferais, Monſieur, attendre ma réponſe quatre mois au moins, ſi je prétendais la faire en auſſi beaux vers que les vôtres. Il faut me borner à vous dire en proſe combien j'aime votre Ode & votre propoſition. Il convient aſſez qu'un vieux ſoldat du grand Corneille tâche d'être utile à la petite-fille de ſon Général.

Quand on bâtit des Châteaux & des Egliſes, & qu'on a des parens pauvres à ſoutenir, il ne reſte gueres de quoi faire ce qu'on voudrait pour une perſonne qui ne doit être ſecourue que par les plus Grands du Royaume.

Je ſuis vieux, j'ai une niece qui aime tous les arts & qui réuſſit dans quelques-uns ; ſi la perſonne dont vous me parlez, & que vous connaiſſez ſans doute, voulait accepter auprès de ma niece l'éducation la plus honnête, elle en aurait ſoin comme de ſa fille : je chercherais à lui ſervir de pere. Le ſien n'aurait abſolument rien à dépenſer pour elle. On lui payerait ſon voyage juſqu'à Lyon. Elle ſerait adreſſée à Lyon à Monſieur Tronchin, qui lui fournirait une voiture juſqu'à mon Château, ou bien une femme irait la prendre dans mon équipage. Si cela convient, je ſuis à ſes ordres, & j'eſpere avoir à vous remercier juſqu'au der-

nier jour de ma vie de m'avoir procuré l'honneur de faire ce que devait faire M. de Fontenelle. Une partie de l'éducation de cette Demoiſelle ſerait de nous voir jouer quelquefois les Pieces de ſon grand-pere, & nous lui ferions broder les ſujets de Cinna & du Cid.

J'ai l'honneur d'être, avec toute l'eſtime & tous les ſentimens que je vous dois,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, VOLTAIRE.

REPONSE
DE MONSIEUR
LE BRUN.

A Paris ce 12 Novembre 1760.

JE n'accepte, Monſieur, les éloges flatteurs que vous donnez à mes vers, que pour les rendre à la nobleſſe de votre procédé ; voilà ce qui mérite uniquement d'être loué. Vous goûtez ce bonheur ſi méconnu, ſi pur de faire des heureux. Je m'attendois à votre réponſe, elle n'étonnera que l'Envie. J'ai couru la lire à Mademoiſelle Corneille ; elle en a verſé des larmes de joie ; elle vous appelle déjà ſon bienfaicteur & ſon pere. Elle promet à vos bontés, à celles de Madame votre niece, une éternelle reconnoiſſance, & je n'ai

point de termes pour vous exprimer celle d'une Famille que vous ſoulagez.

Pour moi je m'eſtime trop heureux d'avoir pu ſervir à la fois & votre gloire & le nom de Corneille. Vous l'appellez modeſtement votre Général, mais il vous eût dit: De pareils Lieutenans n'ont de Chefs qu'en idée. *Sertorius.* Vous avez fait, Monſieur, ce que Fontenelle n'a point fait, & ce que peut-être il n'a point dû faire, parce que le Bel Eſprit écarte de la nature, & que le Génie en rapproche ; vous avez fait plus que les Grands & les Rois, *ces illuſtres Ingrats*, parce que l'élévation du rang ne décide point de la grandeur d'ame. Vous avez ſenti qu'il y aurait une eſpece de honte à des Français de laiſſer dans l'oubli & dans la miſere le nom d'un Grand Homme qui a ſi bien mérité de la Patrie. Vous donnez à tous les hommes, à tous les ſiecles, un modele & des leçons d'humanité. Vous leur apprenez quels ſont les droits & les devoirs du Génie.

Un procédé ſi généreux a fait ici la ſenſation la plus vive ; chacun eſt jaloux de lire votre Lettre. On la regarde comme un monument public de bienfaiſance. On répete ces mots, *je chercherois à lui ſervir de pere.* Tous ceux qui chériſſent la mémoire du Grand Corneille, ſemblent partager votre bienfait avec ſa famille. On le trouve digne de vous, digne du Peintre d'Alvarès. On éleve votre cœur, votre génie, votre gloire ; l'admiration reſte ſuſpendue entre vos Ecrits & cette généroſité. Elle vous concilie tous les ſuffrages, & j'oſe dire que vous jouiſſez de la reconnoiſſance publique.

J'ai l'honneur d'être avec un nouveau ſujet d'eſtime & d'admiration,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, LE BRUN.

99 957802